Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 43 (1984)

Artikel: Wittgenstein à la recherche du livre

Autor: Nicolet, Daniel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-883151

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Philosophisches und künstlerisches Werk / L'oeuvre philosophique et l'oeuvre d'art

Studia Philosophica 43/1984

DANIEL NICOLET

Wittgenstein à la recherche du livre

«L'étrange ressemblance entre une recherche philosophique et une recherche esthétique . . .»
(Vermischte Bemerkungen, 1936)

Dans sa conférence de 1930 sur l'Ethique, Wittgenstein pensait surprendre ses auditeurs en incluant dans son thème «la partie essentielle de ce qu'on appelle communément esthétique», pour l'élargir à «l'investigation générale de ce qui a une valeur (. . .) de ce qui rend la vie digne d'être vécue».

Plus radicalement, le «Tractatus» identifiait déjà expressément l'esthétique et l'éthique (6.421) comme contemplation du sens du monde, mais il fondait en même temps sur la logique une métaphysique négative interdisant précisément de *parler de* ce sens.

L'investigation éthique ou esthétique ne sera dès lors possible que comme *critique;* critique des propositions que nous utilisons spontanément dans les problèmes de l'existence, ou à propos des oeuvres d'art; critique des discours sans cesse renaissants par lesquels nous prétendons absurdement *exprimer* le sens. Malgré leur allure erratique, les remarques de Wittgenstein répondent à ce principe unique, qui les garde contre les apparences, de toute dérive empiriste. Il est aisé de voir pourtant, dans les nombreuses notes qu'il a consacrées à des questions esthétiques (notes de leçons ou notes personnelles sur l'art, le style, l'architecture, la musique, etc.) que l'esthétique de Wittgenstein est avant tout une esthétique du *goût.* Goût qu'il a manifesté, très sûr, très exercé, très cultivé, dans maints domaines: en témoignent non seulement la célèbre maison de Vienne, un buste sculpté ou le souvenir d'un concert où il dirigea

Correspondance: Daniel Nicolet, 10, rue Curtat, CH – 1005 Lausanne

l'orchestre, mais surtout ses rapports d'une sobriété exemplaire avec la philosophie et son histoire, ses problèmes et ses penseurs.

Et peut-être est-ce dans ses rapports avec son oeuvre propre que se vérifie le mieux ce jugement qu'il portait sur lui-même: «(. . .) j'ai du goût». – Cependant: «le goût règle. Engendrer n'est pas son affaire» (V.B. 1947). A cette esthétique régulative et réactive, Wittgenstein opposait lui-même une esthétique de la création géniale, à laquelle il se sentait étranger. La question demeure néanmoins ouverte:

> «Je ne suis pas en mesure de juger si j'ai seulement du goût ou aussi une originalité. Celui-là je le vois bien, celle-ci non, ou de manière tout-à-fait confuse. Et peut-être doit-il en être ainsi: que l'on voit seulement ce que l'on a, non ce que l'on est. Si quelqu'un ne ment pas, il est suffisamment original» (ibid.).

C'est à l'oeuvre elle-même (à une réflexion près), envisagée hyperboliquement *comme oeuvre d'art,* que nous allons demander de répondre à cette question.

Le problème envisagé ici est donc celui de la forme littéraire de l'oeuvre de Wittgenstein.

Trois ou quatre textes seulement, on le sait, ont été donnés au public par l'auteur lui-même: la «Logisch-philosophische Abhandlung», rebaptisée ensuite de son titre latin; le «Wörterbuch für Volksschulen», simple recueil lexical à l'usage des écoliers sans culture classique; la conférence «Some Remarks on Logical Form», parue en article et répudiée par la suite; les «Philosophische Untersuchungen», dont seule la Première Partie était prête pour l'impression au moment de la mort de Wittgenstein.

En bref: le «Tractatus» et les «Investigations» (inachevées). Disposés dans le temps, ces deux titres indiquent les bornes d'une recherche, entre lesquelles s'est fait, marqué par des étapes qui sont autant de projets de livres abandonnés l'un après l'autre, le dur labeur de l'autocritique et du dépassement: «Remarques philosophiques» (1930), «Grammaire philosophique» (1932 – 1934), «Cahier Bleu» (1933 – 1934), «Cahier Brun» (1934 – 1935), «Remarques sur les Fondements des Mathématiques» (1937 – 1944). – Selon la volonté de l'auteur, en revanche ses oeuvres publiées composent finalement *un seul livre,* où contrastent deux manières de penser.

L'erreur selon laquelle la philosophie consisterait en thèses, en doctrines, en théories est si invétérée qu'on impute même à Wittgenstein de nous avoir trompés en juxtaposant ainsi deux «philosophies» différentes. – Mais ce que Wittgenstein a voulu opposer, bien entendu, ce sont deux *styles,* ou deux structures formelles. L'oeuvre est alors déterminée par une double différence: celle, interne au livre, des deux textes; celle du

livre et de la masse des papiers personnels. C'est ce double contraste que nous nous proposons d'interroger. Car voici le problème qui nous intéresse: cette forme tourmentée, inégale est-elle le fruit accidentel des «faiblesses» dont s'accusait Wittgenstein, ou est-elle au contraire congéniale à son contenu, et dans ce sens-là *nécessaire?*

Qu'on imagine ici une liaison interne, nécessaire, de la forme et du contenu de l'oeuvre: l'idée de cet essai est d'appliquer réflexivement la théorie du signe de Wittgenstein dans ses modifications successives, à la forme de ses écrits. Cela revient à supposer chez Wittgenstein une *réflexion immanente sur les limites et les pouvoirs de l'écriture* qui guide et limite souverainement l'entier de sa production philosophique. – On trouvera cette idée artificielle? Précisément:

«Rien n'est plus important que la formation de concepts fictifs, qui nous enseignent à comprendre finalement ceux que nous avons déjà» (V.B. 1948).

L'assurance que notre modèle ne soit pas entièrement arbitraire, nous la trouvons dans des pages très anciennes des «Carnets» de 1914 – 1916, à un stade pour ainsi dire archaïque de la pensée de Wittgenstein, au milieu de réflexions autour de ce thème:

«Le point obscur consiste *manifestement* dans la question: en quoi consiste proprement l'identité logique du signe et du signifié?» (3.9.14).

Parmi elles, celle-ci:

«Sur quoi se fonde l'assurance – à coup sûr fermement fondée – que nous pouvons exprimer n'importe quel sens dans notre écriture bi-dimensionnelle?!» (26.9.14).

La réponse est ici celle que développera le «Tractatus»:

«On peut dire que nous n'avons pas, en vérité, la certitude de pouvoir traduire les états de choses en images sur le papier, mais bien celle de pouvoir représenter toutes les propriétés *logiques* des états de choses dans une écriture bidimensionnelle.
Nous sommes ici encore très en surface, mais sur le bon filon» (29.9.14).

Cette solution apparaîtra toujours moins évidente dans les années postérieures, et c'est alors au sens d'une véritable interrogation (même si, nous le savons, Wittgenstein ne l'a pas expressément et thématiquement poursuivie) qu'il faudra entendre la question, ici simplement rhétorique (au sens où la réponse est déjà comprise dans l'énoncé de la question) du rapport entre notre écriture et le monde.

Si nous suivons à notre tour le «filon» nous voyons que toute une problématique est ici esquissée, où le thème de l'écriture apparaît lié à la théorie de l'image (car dans leur généralité le signe et la proposition sont antérieurs à la distinction du parlé et de l'écrit et notre problème est ainsi en rapport étroit avec la question centrale des «Carnets»).

A peine un léger tremblement:

«Et si nos signes étaient tout aussi indéterminés que la réalité qu'ils reflètent?» (23.10.14).

Mais il n'en est rien, et dès lors, après la découverte et la critique de l'erreur capitale de Frege et de Russell (l'attribution d'un contenu aux constantes logiques), une réflexion plus conséquente sur le présupposé du langage-image amène à de nouvelles formulations:

«Pour les constantes logiques, on n'a jamais besoin de s'interroger sur leur existence; elles peuvent tout aussi bien *disparaître*» (25.10.14).

Dépourvues de sens indépendant, elles sont les signes d'opérations immanentes à la proposition, et ainsi absorbées en elle.

«Il semble donc que ne soit pas nécessaire l'*identité* logique du signe et du signifié, mais seulement entre eux deux une relation *logique* interne. (L'existence d'une sorte d'identité fondamentale-interne)» (26.10.14).

Cette conception nouvelle peut être appliquée à notre problème:

«Voilà la difficulté rencontrée par ma théorie de la représentation logique: trouver un lien entre le signe écrit sur le papier et un état de choses du monde extérieur.
J'ai toujours dit que la vérité est une relation entre la proposition et l'état de choses, mais sans pouvoir jamais arriver à découvrir une telle relation» (27.10.14).

– Et la raison en est bien simple (car ici aussi la réponse est dans la question):

«La proposition doit montrer ce qu'elle veut dire. Elle doit avoir avec sa signification un rapport de similitude, comme une description avec son objet.
Mais la forme logique de l'état de choses ne se laisse pas décrire» (29.10.14).

La conclusion s'impose alors à l'évidence:

«C'est ainsi que la proposition représente l'état des choses, pour ainsi dire de son propre chef» (5.11.14).

Auf eigene Faust: c'est-à-dire sans l'intermédiaire d'un monde de formes, d'essences, de relations a priori, de constantes logiques hypostasiées. (Si toutes ces choses merveilleuses existaient, elles seraient *contingentes*.) La voie royale est alors ouverte vers la réflexion de ce pouvoir interne de représentation, l'«unique grand problème»: celui du «Tractatus».

Cette position fondamentale atteinte, les notes des «Carnets» vont, dans l'espace de deux années environ, en polir les conséquences. A côté cependant d'une pensée en progrès – à la polémique constante contre Russell et Frege viennent s'adjoindre divers thèmes classiques, mais déjà ordonnés, disciplinés – cette sorte de journal de bord intellectuel recueille encore le témoignage à travers des réflexions personnelles ou des

échos de lectures, de préoccupations spirituelles. Les réflexions esthétiques ou éthico-religieuses dominent dans la fin des «Carnets», et ce n'est peut-être pas un hasard si ceux-ci s'achèvent par une note aporétique au sujet du suicide («le problème éthique capital»): comme si Wittgenstein avait épuisé, ou apaisé provisoirement la «grande tentation d'expliciter l'esprit».

Et de fait, lorsqu'il s'enjoint le 9.10.1916:

«Il faut maintenant éclaircir la connexion de l'éthique et du monde»,

il tient déjà la solution (interne, encore une fois à la question), notée deux jours auparavant:

«L'oeuvre d'art, c'est l'objet vu *sub specie aeternitatis;* et la vie bonne, c'est le monde vu *sub specie aeternitatis.* Telle est la connexion de l'art et de l'éthique.»

Au sujet du «Tractatus» (non pas support de représentations comme celui de l'anthropologie classique, mais *limite du monde*) appartient la possibilité essentielle d'une vue apaisée, aussi bien de l'objet isolé, désinvesti, que de «tout ce qui arrive», de l'ensemble assumé des faits.

Il reste à saisir (car «la solution de tous nos problèmes doit être excessivement simple» – 29.9.14) que cette connexion s'étend encore à la logique, qui est dans le même rapport fondamental-interne et indicible avec le monde: telle est la clé de voûte au «Tractatus», figurée dans sa 7ème proposition.

Le «Tractatus» consiste en une *mise en texte* des résultats de la recherche tâtonnante des «Carnets». Il s'agit d'extraire de la gangue temporelle, prosaïque des pensées au jour le jour quelques vérités intangibles et définitives, et de les enchâsser dans le cristal d'un paradoxe. La systématisation monumentale des acquis pour toujours s'élève, pour ainsi dire, sur les décombres des écrits précédents. La stratégie intellectuelle adoptée, conforme, elle aussi, à la tradition de la (grande) philosophie, est celle de la Theoria, du maximum de généralité: démarche hyperbolique qui enclôt en elle toute réalité pour la consigner dans l'écrit, le texte.

L'espace où «représenter tous les sens possible», espace logique, espace du langage et de l'écriture, le «Tractatus» en définit la forme («possibilité de la structure»), et la limitation *a priori,* qui s'exprime dans le caractère «fondamental-interne» du rapport de la logique et du monde, de la proposition et du fait. Ce rapport *se montre,* mais il ne saurait être *dit* dans le langage, car il y apparaîtrait nécessairement sous la forme d'une proposition (!) – qui énoncerait sa propre forme (nécessaire) comme un fait (contingent).

«La limite du langage se montre dans l'impossibilité de décrire le fait qui correspond à une proposition (et qui est sa traduction) sans précisément répéter la proposition.

(Nous avons ici affaire avec la solution kantienne du problème de la philosophie)» (V.B. 1931).

– De même le fondement, la condition de l'éthique ne saurait être énoncé sans que surgissent aussitôt des antinomies. (Et Kant avait aussi vu que toute tentative pour définir le Bien engendre inmanquablement un chaos relativiste: ineffabilité du spirituel).

Le «Tractatus» est ainsi une refiguration factice de la réglementation interne de notre symbolisme, dont l'essence refigurative est elle-même infigurable. – Toute description, toute métaphore est vaine pour suggérer l'harmonie interne du texte, cas-limite de la réflexion du contenu dans la forme. Toutefois, le caractère ineffable de cette harmonie implique précisément qu'elle n'est pas de type figural ou symbolique. La rhétorique du «Tractatus» est pour ainsi dire abstraite, non figurative, c'est-à-dire d'emblée à la limite du rhétorique: exprimant ce qui ne peut être dit, ses énoncés ne sont pas des propositions véritables, mais les indices d'un unique paradoxe qui doit être surmonté par qui veut acquérir une juste vue du monde – une série d'énoncés ostentatoires, et qui ne signifient rien.

Poussée à sa limite, l'écriture retourne ici sur un site archaïque: des signes définitifs, gravés profondément dans la pierre pour recueillir une expérience grave, importante, essentielle. Mais ils disent ici leur propre non-sens, et l'expérience qu'ils indiquent n'est rien que la tendance illusoire, respectable, indéracinable des hommes à vouloir sauter par-dessus la limite qu'ils dessinent.

Ainsi, s'il correspond encore, dans sa monumentalité théorique, au modèle traditionnel, platonicien du texte, on peut dire aussi que le «Tractatus», tissu de pseudo-propositions et parodie de toute théorie, signifie l'*épuisement de ce modèle,* devenu exsangue et comme transparent. Il constitue de ce fait le dernier livre de la philosophie occidentale: et ce dernier livre n'en est déjà plus un.

Parmi les différents motifs qui animent Wittgenstein lors de son retour à la philosophie vers 1929, nous trouvons celui de l'insuffisance de la théorie du «Tractatus» selon laquelle chaque proposition serait l'image logique *indépendante* d'un fait. Si ‹ceci est rouge› exclut ‹ceci est vert›, c'est qu'il y a au sein du langage une interdépendance des propositions, une régularité, une systématique. (Il va sans dire que cette systématique doit être interne encore: il est vain de faire ici appel à une sorte spéciale de propositions qui la constitueraient, la justifieraient, la fonderaient, du

type: «une chose ne peut être à la fois rouge et verte». Les jugements synthétiques *a priori* seraient, s'ils existaient, contingents.)

Autre image souvent reprise: si je mesure une longueur, ce n'est pas un unique degré que j'applique, mais toute la règle, et en un certain sens le système métrique tout entier. Le langage est ainsi un système, constitué lui-même de sous-systèmes indépendants (grammaire des nombres, des couleurs, de l'espace, etc.), dans la métaphore générale du *langage-calcul.* Le grand tableau de la forme logique est maintenant articulé en une pluralité de paradigmes, plus aptes à refigurer la diversité du monde.

Il serait erroné de voir alors dans la forme désormais éclatée des «remarques» de Wittgenstein une tentative de symbolisation (ou pire: un effet) de cette relativisation de l'*a priori.* L'abandon du mythe de la forme logique unitaire n'a pas déterminé en effet de modification immédiate de l'idéal littéraire. On trouve par exemple l'idée d'un livre qui commencerait par une «description de la nature», ou qui consisterait en une série d'avertissements et de défenses, modèles alternatifs du «Tractatus» lui-même et relevant de son esthétique. Tant que sera conservée la conception picturale du langage, le «Tractatus», image idéale de toute refiguration possible, demeure le modèle du livre et barre la route à toute tentative ultérieure allant dans le même sens.

Malgré l'échec dû à ce barrage, de nombreuses notes attestent la persistance de Wittgenstein à vouloir organiser ses nouvelles pensées dans un grand livre théorique. – Toutefois la remarque suivante (tirée d'une note où Wittgenstein critique un projet de Préface pour les «Remarques philosophiques») contraste déjà fondamentalement avec cette tendance:

> «Il faut éviter rigoureusement toute ritualité (tout élément, pour ainsi dire, summosacerdotal), parce qu'elle pourrit immédiatement. Certes, un baiser est aussi un rite, et il ne pourrit pas; mais seule est permise précisément cette quantité de rite qui est authentique à l'égal d'un baiser» (1930).

Et comment un texte philosophique pourrait-il satisfaire à cette exigence? Comment, en philosophie, écrire de manière non rituelle? Dans ces années naissent les non-livres: «Remarques philosophiques», «Grammaire philosophique», livres impossibles, écartelés entre cette exigence et celle de généralité, hyperbolisante et ritualisante: tombant ainsi sous le coup d'un *interdit esthétique.*

A côté de ses pensées logico-philosophiques, et en concurrence avec elles, Wittgenstein développe dans ces mêmes années (intégrée aux mêmes projets de livres) une réflexion sur les fondements des mathématiques et la nature de leurs concepts. Grâce au caractère univoque, idéalement simple relativement au langage ordinaire, du langage mathéma-

tique, il va dans ce domaine atteindre très rapidement, pour ainsi dire d'un seul coup d'aile, certaines de ses positions les plus avancées: celle, en particulier, consistant à reconnaître le caractère arbitraire de toute syntaxe («la vérité du formalisme»), qui conduit à l'*abandon de la théorie picturale* (même si le langage demeure toujours une représentation de la réalité, *lato sensu*), et avec elle du minimum ontologique que le «Tractatus» exigeait encore.

Ce passage par la critique des mathématiques aura peut-être, en contrepartie, durci la métaphore du langage-calcul. Car si la proposition n'est plus l'image logique d'un fait, en quoi peut bien consister sa signification sinon, comme en mathématique, dans le produit logique de règles grammaticales? Cette tendance systémiste ou structuraliste sera mise en crise à son tour par la prise en compte du caractère ambigu de toute règle («suivre une règle»: cette question creuse un abîme), qui signifie l'échec de l'idéal d'une détermination univoque de la réalité par le langage. – C'est seulement avec la notion de *jeu de langage,* où la régularité des règles réside non dans leur logicité, mais dans leur application (non pas formule empiriste, mais nouvelle manière de dire que l'essence de la régularité ne se laisse pas exprimer), que Wittgenstein établit sa véritable méthode, son véritable plan d'immanence. Mais cette étape implique l'*abandon en philosophie de la stratégie de généralité,* et donc une mise en crise du modèle traditionnel du texte, lié depuis toujours à cette stratégie.

Et si, abandonnant la revision (la mise en texte) du «Cahier Brun» en 1936, Wittgenstein, nous dit Rush Rhees, s'est attaqué aussitôt à ce qui devait devenir la Première Partie des «Investigations», beaucoup d'années le séparent encore de son second livre. C'est que ce changement de stratégie a la plus vaste portée et que les conséquences à en tirer sont multiples (de 36 à 44, Wittgenstein poursuit également ses réflexions sur les mathématiques): c'est encore une fois *toute la philosophie* qui est à revoir, à reprendre, à retrouver. Le dépassement du modèle traditionnel du texte, la conquête d'une forme nouvelle n'est possible en effet qu'au moment où la généralité, l'essence, est réduite et intégrée aux jeux du langage.

Et de fait, parmi les nombreuses notes datées de 1937, on trouve celle-ci, qui nous paraît marquer déjà l'abandon du texte comme stratagème théorique:

> «Si je pense pour moi seul, sans vouloir écrire un livre, je me mets à sauter autour du thème; c'est l'unique manière de penser qui me soit naturelle. C'est un tourment pour moi de penser longtemps dans une direction forcée. A ce moment, dois-je vraiment le tenter??
>
> Je *gaspille* d'indicibles fatigues pour donner à mes pensées un ordre qui n'a peut-être absolument aucune valeur» (V.B. 1937).

Davantage: si la proposition n'a plus pour signification un fait qu'elle représenterait, ni le produit logique des règles du système, *la question posée dans les «Carnets» au sujet de l'écriture n'a plus de réponse simple ou unique.* Par exemple, cette remarque critique:

«S'il y a quelque chose à retenir de la doctrine freudienne de l'interprétation des rêves, c'est qu'elle montre de quelle manière *compliquée* l'esprit humain se fait des images des faits.

Le mode de représentation est si compliqué, si irrégulier, que c'est *à peine* si l'on peut encore appeler cela une représentation» (V.B. 1944).

(Qu'est-ce alors qu'un texte? – Mais nous devons rappeler que Wittgenstein n'a pas thématisé cette question.)

Le «bien-fondé» de la linéarité du texte et son pouvoir représentatif reposaient sur le mythe d'un parallélisme des faits et des propositions, et au fond sur le schème objet – désignation. Si le charme est rompu de ce rapport monotone au profit d'une diversité radicale de l'usage des signes, l'écriture est désinvestie du pouvoir de refigurer indirectement, dans sa forme, ce rapport.

Radicalement arhétorique, elle est aussi *impoétique.* Par là est retrouvée une cohérence de la forme et du contenu:

«(. . .) l'*impoétique* (das *Undichterische*), en prise directe sur le concret. Précisément ce qui distingue ma philosophie.

Les choses sont là immédiatement devant nos yeux, aucun voile ne les couvre (. . .)» (V.B. 1930).

– et renouvelé le pacte esthétique: l'écriture des «Investigations» se moule directement, sans filtre rituel, sur la variété des usages concrets de la parole humaine découverts dans le plan d'immanence, des jeux de langage.

De sorte que l'élaboration des «Investigations» ne serait pas dans la continuité des projets précédemment abandonnés, mais *de l'autre côté* d'un renoncement au livre, d'une démystification du texte, d'un désenchantement de l'écriture.

Cette note rétrospective pourrait nous servir de conclusion, puisqu'elle confirme notre lecture et établit son principe: la liaison intime (nécessaire) de la pensée et du style (l'exigence que Wittgenstein appelait lui-même la «juste multiplicité» du signe, de la proposition, de la pensée, de l'écriture, c'est-à-dire l'adéquation interne de celle-ci à son propos):

«On peut, d'une certaine façon, reproduire un style ancien dans un langage plus moderne; pour ainsi dire en donner une nouvelle version sur un rythme adapté à notre temps. A dire vrai, on ne fait alors que reproduire. Et c'est là ce que j'ai fait en construisant.

Mais ce que je vise *n'est pas* de raccommoder d'une nouvelle façon un style ancien. Je ne prends pas les formes anciennes pour les ajuster en accord avec le goût nouveau. En réalité,

au contraire, je parle le vieux langage, peut-être inconsciemment, mais je le parle dans une forme et d'une manière qui appartiennent au monde moderne, sans pour autant appartenir nécessairement à son goût» (V.B. 1937).

Un changement de style dans la pensée: abandon de la généralité et de la construction, déthéorisation radicale de la philosophie – réduction du texte et dissémination de l'écriture. Nous avons suivi le filon, ou la trace, de la modernité de Wittgenstein. – Mais parcourue, incontournée, l'oeuvre de Wittgenstein reste essentiellement l'oeuvre ouverte, et toute facilité est ici hors de question:

«Composer le paysage de ces relations conceptuelles à partir de leurs innombrables éléments, tel que nous le montre le langage, est *trop difficile* pour moi. Je ne peux le faire que très imparfaitement» (V.B. 1949).

Les «Investigations» ne seront pas achevées. D'autres pistes sont ouvertes vers un livre meilleur, qui ne sera jamais écrit.